

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 7

Artikel: Comment les dames doivent saluer
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188632>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

taque de convention, de nature à intriguer le soldat, provoqua une petite guerre qui nous mena fort loin et absorba toute la journée. Mais, tout cet imprévu, ne fit pas le compte de nos curieux de la veille, attendant la rentrée de la troupe au camp qui se fit tardivement et se signala par un tir à boulets rouges, fusées et feux d'artifice.

Les cantines regorgeaient de monde et nous eûmes une petite heure de répit pour nous rafraîchir avant le rappel dans les tentes. Il nous fut permis, de cette manière, d'expliquer à nos bourgeois déçus que l'exécution de l'homme en question était ajournée au samedi. Ils ne se tinrent point pour battus, et une notable portion d'entre eux couchèrent en ville ou bivouaquèrent de nouveau sur l'Allmend plutôt que de manquer une semblable aubaine.

Nous trinquâmes à la cantine avec des familles entières ; on y remarquait des notabilités de village, des syndics, des notaires, des juges, etc., faisant jabot et cravate blanche brodée, ce qui était alors à la mode. Enfin, ils en furent quittes pour s'en retourner chez eux singulièrement déçus.

Le chef de notre brigade était M. Charles Constantin, d'Yverdon, colonel fédéral et commandant d'arrondissement. Il nous était permis de sortir du camp en petite veste, sabre et schako, et le dimanche en grande tenue depuis midi. Nous étions curieux de voir surtout Louis-Napoléon Bonaparte, qu'on nommait généralement le prince Louis, alors lieutenant d'artillerie au canton de Thurgovie. Nous le vîmes à la cantine d'artillerie, près du Polygone, où il buvait du champagne avec des officiers de son arme. A cette époque, il était l'ami de M. l'avocat Renevier, de Lausanne, officier d'artillerie.

Nous avions dans nos rangs quelques vigneronnes de Lausanne et des environs qui recevaient de leurs parents des corbeilles de raisins d'une bonté exquisite et dont la grosseur pouvait être comparée à de petites noix. La récolte justifia cette appréciation, car de longtemps on ne fit autant et d'aussi bon vin. Qui n'a pas entendu parler du *trente-quatre* !

Il y avait également une énorme quantité de fruits cette année-là ; aussi, pour la somme d'un batz, on nous remplissait nos schakos, — forme de seille à compôte, — de ces beaux pruneaux des environs de Berne, que de jolies Allemandes vendaient au bord de la route.

La plus grande propreté dans la tenue était de rigueur ; aussi étions-nous obligés de donner fréquemment notre linge à blanchir, à moins d'y pourvoir nous-mêmes au bord de l'Aar, dans les eaux duquel il nous était défendu de nous baigner, vu leur température ordinairement basse. Malgré cela, plusieurs y entraînaient jambes nues pour faire leur petit lessivage. Mais un beau jour, un spectacle saisissant vint tout à coup jeter la consternation dans le camp. Huit de nos confédérés appartenant à notre division, s'avancant dans l'eau jusqu'à la ceinture, sentirent le sol qui les portait glisser sous leurs pieds, et disparurent !... Accourant à l'ouïe des cris qui se faisaient entendre dans cette direction, on nous fit signe, de loin, de nous diriger plus

bas, près d'un bois qui longeait la rivière ; là, nous fîmes des pieds et des mains pour jeter à l'eau des branches d'arbres, afin d'arrêter, si possible, au passage ceux de ces malheureux que le courant entraînerait.

Un de nos camarades de Lausanne, nommé Zurich, de retour du service étranger et caporal dans notre compagnie, s'était courageusement lancé dans la rivière qu'il traversa jusqu'à trois fois, malgré le courant fort rapide en cet endroit, et parvint, à grand-peine, à ramener l'un de ces infortunés. Les autres furent recueillis plus loin, mais à l'état de cadavres !

Notre tour de garde ne se produisit qu'une fois pendant la durée du camp ; nous n'étions, du reste, nullement enthousiasmés de cet honneur, surtout lorsque nous apprîmes que la paille du corps de garde, qui n'avait pas été changée depuis nombre de jours, était habitée par des milliers de petits sujets ; aussi quelle ne fut pas la stupéfaction de l'officier de garde, un Bernois, en voyant tout d'un coup la tente à l'usage de la Grand'garde, flamber avec la paille à laquelle nous avions mis le feu.

— Ah ! messieurs les Fautois, nous dit-il, vous avrez fait de pelles chosses, n'est-ce pas ?... Et bien, vous cugerez bar terre, foilà !

Il fit naturellement rapport, mais nous n'entendîmes plus parler de cette affaire.

A notre départ, on nous entassa sur de grands radeaux, et nous descendîmes l'Aar, jusqu'à Berne ; le trajet s'opéra en quelques heures, et nous rentrâmes dans le canton de Vaud, en passant par Fribourg, où nous fûmes conviés à un concert d'orgue à St-Nicolas, le nouvel instrument du célèbre Mooser venant d'être achevé. Nous eûmes lieu de nous féliciter de l'accueil qui nous fut fait dans cette ville, où le soldat vaudois figurait comme une nouveauté.

Enfin nous regagnâmes nos foyers, impatients de raconter aux parents et aux amis tout ce que nous avions recueilli en fait d'instruction et les diverses impressions que nous avions ressenties. C'était l'époque de la vie où l'on est volontiers garçon, l'âge heureux où l'on ne se fait pas trop de soucis. Lors même que le trajet était dur, puisque nous portions tout avec nous, et à pied, une encyclopédie d'objets de campement, tels que haches, cordes, pioches, marmites, bidons et autres, nous trouvions le moyen de supporter la fatigue de la route grâce à nos récits, gaudrioles et chansons patriotiques, aidant la marche et marquant le pas. F. S.

Comment les dames doivent saluer.

On ne salue plus aujourd'hui comme on saluait en 1830, pas même comme on saluait en 1860, en retirant la jambe en arrière et pliant le corps.

La grande révérence d'autrefois est faite encore par la femme, devant les grands dignitaires, à l'église devant l'autel, au bal dans la figure des lanciers, en quittant le bras du cavalier qui la conduit à sa place, après une danse ou le diner. C'est le salut de gala ; il ne faut pas le confondre avec la révérence courte, guindée, sautillante.

On abandonnera complètement l'habitude de saluer en inclinant le corps en avant, car ce serait affreusement disgracieux avec les tournures, les poufs volumineux, les jupes bridées; quant au signe de tête, outre qu'il est horriblement vulgaire, les panaches dépassant les calottes déjà si hautes des chapeaux, le rendraient encore plus ridicule. — Avec les modes masculines de la redingote et du veston, certaines dames prennent les allures de leurs vêtements et de leurs idées politiques, et ne saluent plus du tout ou le font de la main, tout cavalièrement.

Mais le vrai salut actuel, le salut que toute femme du monde adresse à une autre femme, quand elle la rencontre dans la rue ou au salon, de sa voiture ou de sa loge de théâtre, se fait en présentant le buste en avant, effaçant les épaules et redressant la tête légèrement. Adressé à un homme, le mouvement devient imperceptible.

Un de nos lecteurs de Lausanne a eu l'amabilité de nous communiquer le manuscrit d'une vieille chanson, retrouvé dans ses papiers. Cette pièce, qui date du commencement du siècle, est très probablement l'œuvre d'un Vaudois, regrettant l'ancien régime auquel Napoléon nous avait soustrait, et qui était enchanté du désastre de Waterloo. La voici, reproduite textuellement :

Sauve qui peut

ou les campagnes mémorables.

(Air des *Folies d'Espagne*).

D'un conquérant, qui est cher à la France,
Je viens ici célébrer les exploits,
Dire comment sa prudente vaillance
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.
Tralera-lera, tralera-lera
L'a du péril sauvé jusqu'à six fois.

Près de Memphis, guidé par son courage,
Il fut vainqueur presque durant un mois,
Puis ses lauriers recevant quelque outrage,
Il se sauva pour la première fois.
Tralera-lera, etc.

Aux champs fleuris de l'antique Ibérie,
Il va porter ses armes et ses lois;
Forcé bientôt de quitter la partie,
Il se sauva pour la seconde fois.
Tralera-lera, etc.

Son Aigle affreuse, au carnage animée,
Vole embraser les villes et les bois;
Mais l'aquilon dévorant son armée,
Il se sauva pour la troisième fois.
Tralera-lera, etc.

Chez les Saxons, conduisant la Victoire,
Elle était prête à courir à sa voix;
Un pont s'écroule, hélas! adieu sa gloire,
Il se sauva la quatrième fois.
Tralera-lera, etc.

Vers la Belgique, un matin il s'avance:
Le soir a vu terminer ses exploits;

Et le héros, guidé par sa prudence,
Se sauve encore pour la cinquième fois.
Tralera-lera, etc.

Paris entier, ravi de sa vaillance,
Pour l'applaudir n'eut vraiment qu'une voix;
Ce jour enfin, il a sauvé la France,
En se sauvant pour la dernière fois.
Tralera-lera, etc.

Lè 6 compagnons.

On certain gaillà que s'étai z'áo z'u einrolà et qu'avai fini son teimps, s'ein retornàvè contrè l'hotò, pourro coumeint Jobe, et sein trào savai què fèrè. Mâ lo lulu étai suti; lè savai totès et iena per dessus et sè peinsà que se trovàvè cauquiès crâno zigues bin décidà, sè volliavont prâo teri d'affèrè.

Ein passeint dein on bou, ye ve on gaillà que traisai dai grantès sapallès tot coumeint se l'avai étai dai dagnès⁷dè tsenévo et que lè maniyivè asse chà qu'on pâi dè fénasse. Quand lo sordà ve cein, lâi demandà se volliavè s'eingadzi avoué li; l'autro lâi fe: Tot parai! mâ dévant, mè faut portâ on pou dè bou à ma mère po fèrè son café. Adon ye trait 'na granta daille que sè met à mailli po ein fèrè 'na rioutâ, met dedein onna dozanna de fâo, de tsâno, dè sapins, ein fâ onna dzévalla, que l'eimportè, et revint djeindrè lo sordà.

Ye partont, et on pou pe levè vayont on tsachâo à dzénâo qu'étai ein jou; mâ lâo seimbliâvo que ne merivè rein dâo tot et lâi demandont quin gibier volliavè teri.

— Lâi a, se repond lo tsachâo à duè z'hâorès d'ice on bougro dè tavan que bregandè on bâo à me n'on-cllio, qu'est à la tserri à n'on tsamp ein sémore, et mè vé eidvoyi onna bâlla po einmottâ la téta à cllia vermena.

— Tè faut veni avoué no, lâi fâ lo sordà et à no trài ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo tsachâo concheint, et modè avoué leu, et passent proutso de 'na demi-dozanna dè moulins à veint, que verivont et tornâvont coumeint tot, quand bin ne fasai pas lo pe petit revolin dè bise, que cein lè z'ébayâ gros. Duè z'hâorès pe liein, ye vayont on lulu qu'étai ganguelhi su on ceresi, que sè pesâvè avoué lo pâodzo su on coté dè son naz et que soclliavè pè l'autro perte, coumeint se l'avai volliu sè motsi à la mouâ dai ramoneu.

— Que dâo diablo soclliè-tou lé d'amont, lâi demandè lo sordà?

— Eh bin, se repond, l'est po fèrè veri 6 moulins que sont à duè z'hâorès d'ice.

— Vins avoué no, lâi fâ lo sordà et à no quatre, ne volliein prâo no z'ein teri.

Lo gaillà décheind dâo ceresi ein laisseint ein plian lè moulins et part avoué lè z'autro. Ao bet d'on momein, passent decoutè on lulu que lâo seimbliâ tot estraupia, kâ n'avai que 'na tsamba, et l'autra étai perque bas, tota dépendiâ.

— Quin malheu t'es-te arrevâ, lâi fâ lo sordà?

— Oh! rein, se dit lo gaillà. Su piquette; et quand y'é mè duè tsambès po traci, ye vé tant rudo que dévanço lè z'hirandallès, et coumeint y'é lo